



*Paraitre ne veut  
Quand lire je peux.*

A. D'ARSONVAL  
(1851-1940)

ROBERT-SUR-MARNE (Seine-et-Marne)  
4877 AVENUE DE LA BELLE GARBERIE  
193

14 juillet 1933

Mon cher Belot,

Parmi les nombreux avantages de la haute fréquence que je signale depuis 40 ans il en est un que je n'avais pas prévu. C'est celui qui me vaut l'honneur de ce numéro spécial édité grâce à vous et à vos éminents Collabo-  
rateurs.

Sachez vous bien que le Concert d'éloges qui m'est apporté pourrait me rendre négati-  
mane si il ne me produisait surtout que l'admiration dont je suis l'objet n'est que le rayonnement secondaire d'une affection que j'estime

2

infiniment plus précieuse.

Et puis la science, celle surtout qui s'occupe de la vie, n'est elle pas une école de modestie et non de vanité en nous montrant combien peu nous en pouvons modifier avantageusement les manifestations et les inégalités.

Mais ces inégalités ne sont elles pas au fond, la condition même du progrès ?

Supposez que vous puissiez niveler tout d'un coup, à la surface de la terre les potentiels hydrauliques, thermiques, électriques etc. vous arrêteriez instantanément toutes les centrales et toutes les machines qui les utilisent; ce serait partout l'équilibre, l'immobilité, et la mort.

Et bien, je crois qu'il en est de même pour le potentiel vital, il n'agit que par différence et c'est grâce aux inégalités naturelles.

La nature les multiplie partout, elle a horreur du standard, de la production en série du travail à la chaîne. Elle crée en artiste et non en industriel, aussi ne connaît-elle pas le chômage.

Pour elle, inégalité et perfectionnement, c'est à dire progrès sont synonymes. C'est pourquoi toutes nos cellules sont harmonieusement différenciées par la vie millénaire des forces physiques extérieures et intérieures. La thérapeutique doit aider et maintenir ces inégalités spécifiques et non les niveler.

La haute fréquence qui s'avère la forme la plus souple et la plus puissante de la radiation lui en fournit les moyens.

Mais il ne faut pas s'hypnotiser uniquement sur ses effets thermiques qui, étant les plus apparents lui ont valu ses premiers succès.

Il en est d'autres, bien plus importants, sur les quels je reviens

4  
 jamais cessé d'attirer l'attention  
 de mes continuateurs et que je ne  
 peux développer dans cette lettre  
 déjà trop longue.

Qu'il me suffise, en la  
 terminant, de les remercier par  
 votre canal de leur affectueuse  
 collaboration qui couronne mes  
 efforts si longtemps isolés et  
 incompris.

Votre dévoué  
 Dr A. Aronowicz

(Reproduction d'une lettre de M. ARONOWICZ : certaines des idées exprimées  
 sont d'actualité.)



18 ans.  
 Élève à Saint-Barthe  
 (1908).



20 ans.  
 Interne à l'Hôpital  
 de Lisieux.



32 ans.  
 Suppléant de Brown-Séquard  
 au Collège de France,  
 Professeur de Chimie  
 à l'École Arago.



**D'Ansonov, faisant lui-même, à 88 ans, le commentaire de sa découverte datant de quarante ans, avec les appareils du temps. (Photo: tirée du film du docteur Casanova) - La découverte de la haute fréquence médicale : œuvre du professeur N'Ansonov. »**



**D'Ansonov, à l'Hôtel-Dieu, dans le service du professeur Casanova. Entouré de la plupart de ses élèves, il écoute le regretté docteur Duvoux lui montrer le fonctionnement d'un des derniers modèles de III constructeur. (Photo: tirée du film du docteur Casanova.)**

## D'ARSONVAL

(1851-1940)

Le 31 décembre 1940, au matin, mourait en sa demeure familiale de la Borie en Limousin, ANSÈRE D'ARSONVAL; il avait quatre-vingt-neuf ans. Il s'est éteint doucement, à la suite d'une très courte grippe, à laquelle n'a pu résister un corps devenu, par l'âge, presque diaphane; son intelligence et sa volonté étaient, par contre, restées telles qu'elles donnaient l'illusion d'une jeunesse éternelle, avec laquelle cadrait une étonnante activité. GEORGES CLAUDE, qui l'avait vu quelques semaines auparavant, l'avait trouvé dans son jardin, soignant ses légumes, malgré la vilaine brume hivernale. Quelques jours avant sa mort, il dictait un interview pour la radiodiffusion, et CRAUVOIS, qui passa auprès de lui les journées des 19 et 20 novembre, raconte, dans son dernier livre, qu'elles furent « éblouissantes » par tous les souvenirs que son prodigieuse mémoire fit revivre.

Ainsi D'ARSONVAL nous quitte sans avoir été diminué, sans souffrance, sans agonie, fin digne de sa vie, toute faite de simplicité, de travail et de beauté.

Avec lui disparaît un des plus grands savants de notre époque, admiré dans tous les pays du monde, profondément aimé de tous ceux qui l'avaient approché, car, comme l'a dit le professeur LAPICQUE, on ne pouvait l'approcher sans l'aimer.

La Science française perd un de ces esprits exceptionnels, ouverts à toutes les connaissances humaines, un de ces génies qui, comme il le disait lui-même, n'avait jamais pu limiter son horizon à un coin étroit de la Science :

« Cette tendance invincible de mon esprit, je la dois à la nature même de nos paysages « limousins que j'ai toujours adoré contempler du haut de nos montagnes. Elles ne sont pas « élevées, nos montagnes, elles atteignent rarement mille mètres.

« Leur ascension est facile, sans danger et partant sans gloire; mais quels merveilleux « spectacles nous réservent leurs cimes hospitalières !

« De là-haut, la vue s'étend au loin, circulairement sur quatre coins cardinaux.

« La pureté, la transparence de l'air permettent de distinguer nettement tous les détails « se détachant en relief sur le bleu magnifique, méditerranéen, de notre ciel.

« Leur tour d'horizon est complet. Ah ! elles ne nous cachent rien, nos chères petites montagnes. Elles sont bornées dans leur simplicité dénuée de tout orgueil.

« Et c'est à leur image que j'ai toujours compris la Science, dont on doit tout d'abord « faire le tour avant d'en fixer un détail. Les cloisons étanches de la spécialisation sont peu « favorables au développement des idées générales, surtout quand il s'agit des êtres vivants. »

En toute autre époque, ses obsèques auraient été nationales; les circonstances ne l'ont pas permis; ses admirateurs, ses amis de Paris ne purent lui rendre ce dernier hommage. Il fut porté à l'église de son haptême par ses paysans, au milieu d'une foule immense de paysans et paysannes, venus de toutes les bourgades du Limousin, saluer une dernière fois leur grand compatriote. Puis, la cérémonie terminée, ils le ramenèrent au lieu de la sépulture.

« Alors... face à la maison natale, de l'autre côté de la prairie, à l'entrée d'un vieux bois « de châtaigniers limousins, ce jour-là vêtus d'un épais manteau de neige, se refermèrent les « portes de la petite chapelle mortuaire ancestrale, pour le dernier sommeil de celui qui, « tout en aimant par-dessus tout le recueillement et le silence, avait par ses travaux fait tant « de bruit et tant de bien dans le monde ! » (1).

Je le vis à la Borie, quelques mois avant la guerre, au cours de la manifestation qu'avait organisée la Société d'Electroradiologie du Sud-Ouest, filiale de la Société française d'Electroradiologie. Délégués par la Société mère, nous étions venus, avec DABAUX et NADAL, porter à D'ARSONVAL le tribut de notre respect et de notre admiration, pendant que RÉCHOU, LA CHAPPELLE et BONNIER représentaient Lyon et Bordeaux.

Le voyage fut à la fois charmant et profondément émouvant pour ceux qui ne connaissaient pas D'ARSONVAL chez lui, pour ceux qui ne l'avaient entrevu qu'à travers la renommée scientifique dont l'avait honoré le monde entier.

Après avoir salué la maison de DEPUTREN à Pierre-Buffières, nous arrivâmes en sa maison familiale de la Borie. Nous y avons trouvé le Maître un peu fatigué, mais sa voix, faible à notre arrivée, retrouva vite toute sa vigueur et tout son charme dès qu'il se sentit entouré de ses amis, de ses élèves, de ses admirateurs. M<sup>me</sup> D'ARSONVAL nous reçut avec joie, mais nous recommanda, avec insistance, de ne pas fatiguer le « Patron ». Cependant, il dut passer devant les objectifs et la camera, où

(1) CRAUVOIS (docteur L.) : *D'Arsonval. Une vie. Une époque*. Plon, 448 pp.



Vue de la maison de D'Arsonval à la Berle (Haut-Vienne).



D'Arsonval, debout sur le pas de la porte de son salon.  
De gauche à droite : docteur Gascova, d'Arsonval, docteur J. BILLY (vers 1920).

Charvot et moi le conduisîmes sur le seuil de son salon. C'est dans cette pièce intime, qu'assis sur son grand divan, il accueillit ensuite les électroradiologistes venus le saluer et dut entendre quelques discours que l'heure obligea d'écourter. Très touché, par la sympathie de ceux qui étaient



venus, il remercia avec émotion, sachant, comme toujours, dire le mot qui convient à chacun.

Quel grand exemple de simplicité que la vie de D'ARSONVAL à la Borie. La vieille maison qu'il habite donne une impression de calme et de confort; elle est sans éclat, sans décor, mais elle séduit par la pureté de ses lignes et l'harmonie de ses proportions; elle est solide, elle domine, toute blanche, une vaste étendue de prairies, coupées, de loin en loin, par quelques bouquets de châtaigniers. Le



La maison de D'ARSONVAL, vue du jardin potager; la porte ouverte est celle de son cabinet de travail.



Porte d'entrée du salon de D'ARSONVAL.

jardin qui l'entoure est garni de fleurs rustiques dont l'ordonnance n'est gênée par aucun alignement méthodique. Des arbres centenaires ombragent l'entrée de l'enclos et séparent le jardin des prairies au fond desquelles s'élève, discrètement ombragée, la sépulture des D'ARSONVAL.

A une des extrémités de la maison, le cabinet de travail de D'ARSONVAL ouvre, par une porte vitrée, sur les fleurs du jardin. La vue s'étend au loin sur les coteaux verdoyants du Limousin, baignés d'une lumière éclatante que tamisent cependant quelques rideaux d'arbres.

La cuisine est magnifique, pavée de galets, selon la mode ancienne; elle est vaste, avec sa grande cheminée, ses cuivres éclatants, ses tables bien cirées. D'ARSONVAL l'a conservée telle que ses ancêtres l'avaient faite, montrant ainsi quel respect il a de la tradition et quelle importance il attache à la vie simple de la campagne. La cuisine, la grande cuisine de nos vieilles demeures, c'est le lieu où l'on vient parler avec les uns et les autres, c'est la pièce où l'on vieillit pendant les longues soirées d'hiver, c'est là que s'établit le contact entre maîtres et serviteurs... Quelle joie de retrouver les vestiges de ces vieilles coutumes paysannes, trop oubliées aujourd'hui de ceux qu'a corrompus la factice existence des villes, des casinos et des plages.

D'ARSONVAL est resté toute sa vie attaché au domaine de ses pères : chaque année, il venait y chercher, pendant quelques mois, le calme et le repos; ces dernières années, il prolongea son séjour, loin de l'agitation et du bruit des foules.

Quand on a vu D'ARSONVAL chez lui, on comprend pourquoi ce grand savant est toujours resté un homme aimable, simple, à l'abord facile, pourquoi tout ce qu'il a écrit est exprimé en un langage à la fois si clair et si précis, pourquoi il a toujours aidé les jeunes et les faibles qu'il avait pu apprécier : chez D'ARSONVAL, les qualités de race et de terroir n'ont jamais été troublées par le rigorisme du laboratoire ou la griserie des honneurs rendus à sa célébrité.

A regret, nous avons quitté cette demeure, si attachante, après avoir salué avec émotion le « Patron », auquel nous avons dit : « A bientôt. »

Je ne devais, hélas ! plus le revoir; et cependant, en juin 1940, au cours de l'exode qui précède la défaite, j'ai traversé Pierre-Buffières ! Je voulais faire un saut jusqu'à la Borie, pour embrasser le « Patron », lui dire notre détresse, lui demander un conseil, caquille de sa bouche un espoir... les rigueurs de la route ne me le permirent pas. Combien je le regrette aujourd'hui !

D'ARSONVAL fut un grand esprit ; son œuvre immense embrasse toutes les branches de la Science : d'autres l'ont rappelé et moi-même j'ai résumé ses travaux sur la Médecine et la Physiothérapie, au cours du discours jubilaire de mai 1933 que je terminais ainsi : « On peut dire sans risque d'exagération que vous êtes le père de la Physiothérapie moderne, mais vous êtes un père qui avez conduit par la main votre enfant pour l'empêcher de chanceler sous les attaques de ceux qui l'embourbaient, et vous l'avez doté d'une si robuste santé, qu'il a pu surmonter les obstacles que l'on dressait sous ses pas.

« C'est pour moi, mon cher Maître, et pour tous les électroradiologistes que je représente ici, un bien doux devoir de vous remercier de tout ce que vous avez fait pour nous. C'est une joie sans égale de pouvoir proclamer ici la valeur de ces courants électriques que vous nous avez donnés, arme puissante dont nous essayons, les uns et les autres, de nous servir, le moins mal possible, pour guérir ceux qui souffrent.

« Je suis certain qu'un fond de votre cœur, malgré la serene philosophie qui vous caractérise et que reflète à tout instant le sourire esquissé sur vos lèvres, vous vous réjouissez que vos découvertes aient pu contribuer à soulager et à guérir les hommes, car vous êtes profondément bon.

« C'est votre bonté, c'est votre égalité d'humeur, c'est votre accueil toujours bienveillant et qui vous ont fait tant aimer de tous ceux qui ont eu la grande chance de vous approcher.

« Et ce n'est pas le moindre mérite d'un savant de votre race, d'avoir su conserver les qualités de cœur égales à celles de l'esprit (1). »

Si D'ARSONVAL n'avait été qu'un savant, il n'aurait jamais été le grand D'ARSONVAL dont le nom restera une des plus pures gloires de notre race. Sa gaieté n'avait d'égale que sa bonté; il était serviable; il tendait la main à ceux qui venaient lui demander conseil; il savait apprécier à leur juste valeur les compliments, les honneurs qu'on lui adressait, les fêtes qu'on célébrait en son nom. Il pouvait grouper toutes ces qualités parce qu'il avait réunis, en son esprit, la clarté et la logique des grands penseurs français, le bon sens et la persévérance de nos paysans de France.

Il aimait rire, et ses réparties étaient parfois très amusantes; telle cette boutade rapportée par Legeronville : à une dame qui, à la fin d'un dîner officiel, lui demandait son opinion sur les fraises, D'ARSONVAL répondit : « Mon opinion sur les fraises ? Celles-ci sont si excellentes que si vous désirez vous alimenter, je vous proposerai de me passer votre part et de réclamer pour vous du coton hydrophile : ce sera toujours de la cellulose. »

Un jour où nous parlions des effets différents des ondes entretenues et des ondes amorties de haute fréquence, il me donna d'un trait, cette conclusion si lumineuse dans sa brutalité : « Comment voulez-vous, mon cher ami, que les effets ne soient pas différents : croyez-vous qu'un monsieur, que vous sortez de votre bureau en le poussant doucement par les épaules, se comportera de la même façon que si vous lui envoyez deux ou trois violents coups de pied dans les fesses! »

Sa bonté n'avait d'égale que la fidélité de son amitié. Il y a quelques années, il était venu à

(1) *Journal de Radiologie et d'Electrologie*, année 1933, p. 351. Discours du docteur J. HILLET, au Jubilé de D'ARSONVAL.

Paris pour une cérémonie officielle à l'Académie des Sciences : j'étais à la maison de santé, venant de subir une grave opération, et n'avais pu assister à la fête. En sortant de l'Académie, il vint me voir, m'apporta des paroles de réconfort, comme, seul, il savait les donner et me dit en sortant : « Allez, vous serez bientôt rétabli... Je vous attends à la Borie, où je retourne demain. »

Serviable, il l'était autant pour les petits que pour les grands. S'il ne se considérait pas comme un « médecin », il avait gardé pour les électroradiologistes une affection particulière. Souvent nous allions, les uns et les autres, le voir à son laboratoire, pour lui demander un conseil, la solution d'un problème difficile, parfois même une intervention auprès de personnalités officielles. Il nous accueillait toujours avec bienveillance, nous écoutait, cherchait avec nous à résoudre le problème que nous lui soumettions et, s'il le jugeait nécessaire, n'hésitait pas à se déplacer, à intervenir auprès de ses relations pour faire aboutir nos revendications. Jamais nos jeunes collègues, qui ne l'ont connu que par la renommée, ne sauront ce que lui doit notre spécialité.

D'ARSONVAL était un tendre : il avait pour M<sup>me</sup> d'ARSONVAL une affection profonde ; il entourait des soins les plus attentifs sa santé fragile. Il exprimait ainsi, en une allusion délicate, l'importance qu'il attachait à son foyer : « Il est un dernier milieu indispensable au cher-



An pays de d'ARSONVAL, vieillesse et concurrenseuses limousines.

« cher pour donner toute sa mesure : c'est le foyer familial où il doit trouver le calme, l'affection, la consolation. Nul mieux que moi ne connaît, heureusement par expérience, quel « trésor d'abnégation possède la femme du savant. »

Ces dons si remarquables, d'ARSONVAL les devait, en grande partie, à la terre sur laquelle il est né et à laquelle il resta toujours profondément attaché. Lors de l'inauguration, au Collège de France, de son buste offert par le Groupe d'Etudes Limousines, il écrivit : « Je voudrais vous dire ce qu'en dehors et de mes ascendants et de mes éducateurs, en dehors de toute influence humaine, je dois uniquement « à l'aspect, à la nature de la terre où s'est écoulée toute ma jeunesse. Comme sa flore, comme sa « faune, nous sommes, nous aussi, les hommes, les produits naturels de notre sol natal. »

Il l'aimait, ce Limousin, terre de ses aïeux, terre de sa jeunesse, terre de sa vie, puisque c'était là qu'il revenait chaque année puiser à l'ombre des châtaigniers immortels, des forces pour de nouveaux efforts, pour de nouvelles découvertes. Écoutons-le chanter la beauté de sa forêt :

« Mais notre forêt constituée elle-même dans ma région par notre arbre symbolique, le « châtaignier, pas plus que nos montagnes, ne me masquait l'horizon.

« A travers ses fils droits et robustes, correctement alignés, l'œil ne rencontre aucun « écran, de quelque côté qu'il regarde. Ce sous-bois, lui aussi, est honnête et simple. Un beau « tapis vert de mousse permet de s'y étendre ou d'y marcher mollement. Il offre, comme « décor, l'humide fougère sous laquelle se caribent, suivant la saison, l'odorant muguet porte-« bonheur, le délicieux cépe noir ou la superbe orange qui ne recèle nul poison.

« Souvent, en contre-bas de ce bois sacré, coule un clair ruisseau aux eaux limpides et

« sans profondeur, où vient s'ébattre la truite, qu'on prend à la main, et l'écrevisse, plus  
« méfiante, la seule de nos bêtes qui marche à reculons.

« D'autres fois, en bordure du bois, on découvre un vieux châtaignier, plusieurs fois  
« centenaire, dont le tronc évidé offre l'abri à toute une famille.

« Il ne vit que par sa puissante écorce, mais si le vent vient un jour à l'abattre, il ne  
« meurt pas pour si peu. De vigoureux rejetons s'élancent bientôt de sa souche immortelle,  
« réalisant ainsi, sans bouger de place, le mythe de la transmission du flambeau. Tout, en  
« somme, dans notre climat, tend à développer le besoin de continuité, de clarté, de simplici-  
« cité chez ses originaires, qu'ils soient épris de littérature, d'art ou de science. Et pour me  
« borner à ce que je connais le moins mal, quoi de plus lumineux et de plus simple à la fois  
« que l'œuvre d'un DUPUYREX en chirurgie, d'un CAUVARREUX en médecine, d'un GAY-LUSSAC  
« en physique ou en chimie ?

« Ce besoin d'écartier tout ce qui pourrait masquer notre vue, nous le trouvons, à l'état  
« inconscient, même dans l'âme de nos paysans; rappelez-vous ce que dit l' amoureux dans sa  
« naïve chanson poise :

« Baise-toi montagne, Bée-toi vallonn,  
« M'empêchas de veire la mie Jeanetton (1). »

D'ARSONVAL est mort sans avoir pu assister au redressement de notre pays ; mais cet  
homme, dont le sens critique ne s'est jamais montré défaillant, confiait à CHAUVREUX, deux mois  
avant son décès, ses espérances : « La France, celle de nos ancêtres, de ceux pétris de son  
« terroir et de son sol; la France, éternelle patrie du bon sens et de la mesure, de l'ordre paysan et  
« du travail probe et propre, va, en se ressaisissant, en redressant parement française, revivre et  
« tenir notablement sa partie dans un ordre nouveau, plus juste et meilleur, ordre que son juge-  
« ment est aussi capable qu'aucun autre de concevoir, sa droiture et sa foi de réaliser (2). »

On me pardonnera d'avoir volontairement passé sous silence l'œuvre scientifique de  
D'ARSONVAL : elle est si vaste que je n'aurais pu en brosser un tableau fidèle.

J'ai voulu faire entrevoir l'homme, tel que je l'ai connu, pensant ainsi aider à mieux com-  
prendre l'œuvre et la vie de ce grand Français, chez qui le cœur domina tous les actes.

J. BELLET.



Petite chapelle de domaine de la Borie, où repose le professeur D'ARSONVAL.  
(Cliché du docteur CHAUVREUX.)

(1)

Baise-toi montagne, Bée-toi vallonn,

Tu m'empêchas de veire ma Jeanetton.

(2) CHAUVREUX (docteur L.) : D'ARSONVAL. Une âme, Une époque.

## LE PROFESSEUR D'ARSONVAL (1)

Le professeur D'ARSONVAL est mort dans la nuit du 30 au 31 décembre 1940 !

C'est avec une poignante douleur que nous apportons une funèbre adieu au dernier des Maîtres qui ont formé ceux de notre génération.

La Société française d'Electrothérapie et de Radiologie se doit de célébrer ce grand Français qui, tout en contribuant si largement au développement de notre spécialité, a tant fait pour le prestige scientifique de notre pays. Nous ne pourrions, en quelques pages, tracer qu'un résumé insuffisant de la vie de l'homme et de l'œuvre du savant ; nous renvoyons pour plus amples informations au beau livre du docteur CHAUVOIS. Nous donnerons ensuite brièvement quelques appréciations sur celui qui nous faisait le grand honneur de nous compter au nombre de ses amis.

ARSENÈ D'ARSONVAL, né le 8 juin 1851, au château de la Borie (arrondissement de Saint-Yrieix, Haute-Vienne), appartenait à une vieille famille d'origine champenoise, puis limousine, dont voici la devise : « Paraitre ne veux, quand être je peux. » Parmi les membres célèbres de cette famille, on peut citer, d'après l'étude généalogique présentée, par M. THOMAS, à l'Académie des Inscriptions :

Au XVI<sup>e</sup> siècle, GUILLAUME D'ARSONVAL, seigneur des Tournelles, dont les armoiries étaient « tranché d'azur sur or et une étoile à huit rais de l'un à l'autre chargée d'une croixelle de gueule » ; l'éducation du roi Charles VII lui fut confiée ; il mourut évêque de Chalon-sur-Saône, où ses restes reposent dans la cathédrale qu'il fit édifier.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, FRANÇOIS D'ARSONVAL, seigneur des Tournelles et de Chavignou, dont un des fils, SIMON, nommé procureur du Roi à Limoges, fut l'origine de la branche limousine.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le général D'ARSONVAL, dont le nom figure sur l'Arc de Triomphe et qui, officier d'ordonnance de Napoléon, fut tué à Waterloo.

L'arrière-grand-père, le grand-père et le père de D'ARSONVAL furent médecins dans le Limousin, et notre Maître aimait à rappeler ses années de jeunesse quand, en vacances dans sa famille, il faisait avec son père les longues randonnées à cheval qu'exigeait le dur métier de praticien campagnard.

Après ses études au Collège de Brive et au Lycée de Limoges, la guerre de 1870 le surprit à 19 ans, à Paris, au Collège Saint-Barbe, où il préparait l'École Polytechnique. Son père le rappela et lui fit commencer ses études médicales.

En 1871, il est reçu à l'Internat des Hôpitaux de Limoges. En 1873, il est externe des Hôpitaux de Paris. En 1874, assistant à un cours au Collège de France, il a l'occasion de réparer temporairement un galvanomètre qui avait cessé de fonctionner durant une démonstration de CLAUDE BERNARD. Celui-ci interroge le jeune étudiant, s'intéressa à lui et le prit d'abord comme préparateur bénévole, puis comme préparateur titulaire.

Le père de D'ARSONVAL manifesta quelque inquiétude en apprenant que son fils renonçait à préparer l'Internat, mais une lettre de l'auteur de l'Introduction à la Médecine expérimentale le rassura : « J'ai vu, disait cette lettre, peu de jeunes gens aussi bien doués que lui pour la culture des sciences. Il a une grande instruction, un esprit des plus inventifs, du goût et de l'ardeur pour les questions de théories et d'application, et, avec cela, un caractère aimable et serviable qui le fait aimer de tous ses camarades et de tous ceux qui le connaissent. Vous comprenez, Monsieur, qu'il me serait difficile, dans ces conditions, de ne pas l'encourager et de ne pas croire de mon devoir de lui donner mon affection et mon appui dans une voie où je le crois appelé à réussir. »

Désormais physiologiste, le jeune Arsène ne fera que du laboratoire.

En 1877, sa thèse, intitulée « Recherches théoriques et expérimentales sur le rôle de l'élasticité pulmonaire », est couronnée par la Faculté.

En 1878, CLAUDE BERNARD étant mort, son successeur, BROWN-SÉGARD, le conserve comme préparateur.

En 1892, PAUL BERT, ministre de l'Instruction publique, décide la création du Laboratoire

(1) Eloge prononcé par le professeur LAQUENNERIE à la séance de la Société française d'Electrothérapie et de Radiologie (2 mars 1941).

de Physique des Hautes Études, que CLAUDE BERNARD et BROW-SIQUARD réclamaient depuis de longues années, l'installe rue Claude-Bernard et en donne la direction à D'ARSONVAL.

Celui-ci supplée son Maître dans sa chaire durant le semestre d'hiver de 1882 à 1887. En 1887, il est nommé professeur suppléant au Collège de France. En 1894, il devient professeur titulaire (chaire de médecine expérimentale), fonction qu'il a gardée jusqu'à l'âge de la retraite, en 1932. En 1901, grâce à une souscription nationale, il peut transférer le laboratoire de la rue Claude-Bernard dans des locaux construits sur ses plans, au bois de Vincennes, locaux qu'il continuera à occuper jusqu'à sa mort.

En 1888, il fut élu membre de l'Académie de Médecine, et, en 1894, membre de l'Académie des Sciences.

Il fut, avec APOSTOLI, HUET, OUDIN, LAQUERRIÈRE père, fondateur de la Société française d'Electrothérapie, en 1891. La Société de Biologie, la Société de Physique, la Société internationale des Electriciens, et bien d'autres, le complètent parmi leurs membres. Il fut également l'un des fondateurs de l'Institut international du Froid.

En 1881, il est secrétaire du grand Congrès international des Electriciens, membre du Jury des récompenses et membre de la Commission pour l'unification des mesures électriques, Commission qui fit adopter les unités qui sont acceptées maintenant par le monde entier.

En 1889, il est membre de la Commission de l'Exposition universelle.

En 1900, il est encore parmi les organisateurs de l'Exposition universelle et installe, au fronton du Palais de l'Electricité, la plus grande étincelle qu'on ait pu produire jusqu'alors. Cette même année, il est parmi les promoteurs du I<sup>er</sup> Congrès international d'Electricité médicale.

Avant d'en terminer avec l'exposé de sa carrière, disons que parmi les nombreuses distinctions qui lui furent décernées, il obtint de l'Institut le prix Montyon de Physiologie expérimentale en 1889, et, en 1893, le prix Lacaze de Physiologie. De plus, chevalier de la Légion d'honneur dès 1884, il fut grand-croix en 1931.

L'œuvre scientifique de D'ARSONVAL est si considérable qu'il n'est possible d'en énumérer que quelques-uns des points les plus saillants.

Ses premiers travaux concernent la respiration : dans sa thèse, il a montré que l'élasticité pulmonaire est due aux fibres élastiques et à la tonicité des fibres musculaires, et qu'elle joue le rôle d'un ressort antagoniste à l'action du diaphragme. Ulérieurement, il prouva avec BROW-SIQUARD que la toxicité des gaz respiratoires est d'origine organique.

Ce fut lui qui, travaillant avec ce même BROW-SIQUARD, jeta les bases de l'endocrinothérapie. Citons seulement cette phrase, si riche en conséquences, de sa présentation à la Société de Biologie, en 1891 : « Nous croyons que tous les tissus, glandulaires ou non, donnent quelque chose de spécial au sang; que tout acte de nutrition s'accompagne d'une sécrétion interne. Nous croyons, en conséquence, que tous les tissus pourront et devront être employés dans tous les cas aigus comme mode de traitement, qu'il y a, en un mot, à créer une thérapeutique nouvelle dont les médicaments seront les produits fabriqués par les différents tissus de l'organisme, que toutes les cellules d'un organisme sont ainsi rendues solidaires les unes des autres par un mécanisme autre que le système nerveux. »

Il poursuivit de longues recherches sur la lumière; il étudia, en particulier, les spectro-photomètres et arriva à la construction d'un appareil qui, s'adaptant à tous les spectroscopes, les transforme en un spectre-photomètre ne nécessitant aucun réglage préalable et fonctionnant sans polarisation. Avec cet instrument, il put, entre autres choses, déceler l'existence dans le spectre de l'hémoglobine d'une bande photographique invisible à l'œil. Avec CHAMUS, il démontra que le pouvoir microscopique de la lumière ressortissait uniquement des radiations chimiques. Quand il eut constaté que les courants de haute fréquence n'excitaient pas le muscle, il se demanda si les vibrations encore plus rapides de la lumière étaient également sans effet; en dirigeant sur un muscle des éclats lumineux intermittents, il put voir que si ce muscle ne présentait pas de contractions visibles, il était cependant excité très faiblement, car il faisait vibrer le myophone.

Une notable part de son activité fut consacrée à la chaleur animale. Il montra par des expériences décisives que le thermomètre renseigne sur la qualité de la chaleur, mais non sur sa quantité : les oiseaux qui ont une température de plusieurs degrés plus élevée que celle des mammifères, ne produisent pas plus de chaleur que ces derniers; un mammifère enduit d'huile présente un abaissement, qui peut être mortel, de sa température, bien qu'il fabrique alors jusqu'à quatre fois plus de calories; la tuberculine élève la température centrale, bien qu'elle diminue la thermogénèse, etc... Ces recherches ne lui furent possibles que parce qu'il sut, le premier, préciser les conditions des études calorimétriques, et parce qu'il construisit des appareils exacts et pratiques (calorimètre par rayonnement, anéro-calorimètre, thermo-galvano-

mètre). Il put ainsi déterminer l'influence, sur la production de chaleur, du poids et de la taille de l'animal, de l'état de ses téguments, de la lumière, de la température ambiante, de l'abstinence, de la digestion, du développement, de la composition de l'air respiré, de la pression barométrique, de la fièvre, des anesthésiques, etc...

Il étudia encore bien d'autres choses comme l'action des basses températures sur les êtres vivants et les ferments, comme les usages de l'anhydride carbonique liquidé; mais sans pas sur ses travaux divers qui prouvent qu'il fut un Maître dans bien des branches de la physiologie, et arrêtons-nous un peu plus longuement sur ses travaux concernant l'électrophysiologie, car nous n'avons pas la place de parler de son rôle comme physicien.

Une part de ses découvertes concerne l'électrocution et les dangers des courants électriques. Il fut sur ce chapitre le précurseur de JELLSIEK. Un ministère lui ayant demandé : « Quelles sont l'intensité et la tension qu'un courant électrique ne peut dépasser sans être nocif ? », il répondit que la question ainsi posée ne comportait pas de réponse, tout dépendant des conditions. C'est ainsi que, par suite de phénomènes de self-induction, un appareil peut être dangereux dans un circuit et ne pas l'être dans un autre. Il démontra que la mort se produit seulement par deux mécanismes : a) action directe (effets disruptifs ou électrolytiques) désorganisant les tissus et dont les effets sont définitifs; b) inhibition des centres nerveux, sans lésion anatomique; la mort n'est alors en général qu'apparente et ne devient définitive que si on n'intervient pas à temps. D'où ce conseil, qui a pris force de loi dans les usines modernes et qui a sauvé tant d'existences : traiter l'électrocuté comme un noyé et prolonger indéfiniment les tentatives de revivification. En même temps, il montrait le peu de garantie fourni par les procédés d'électrocution américains.

Les phénomènes électriques chez les êtres vivants attirèrent également son attention; il montra que les courants de repos sont le résultat du fonctionnement chimique du protoplasma, l'intensité de ces courants étant proportionnelle à l'activité des échanges respiratoires. Reprenant l'électromètre capillaire de LIPPMAN, qui permettait d'obtenir de l'électricité par variation de la tension superficielle, il construisit son muscle électrique et prouva que les conditions de LIPPMAN se réalisaient dans tous les corps liquides ou semi-liquides présentant des surfaces de séparation déformables mécaniquement. Il expliqua ainsi la production de l'onde négative et fut, de plus, conduit à la théorie de la production d'électricité par les poissons électriques; chez eux, l'électricité n'est pas préformée comme dans une pile ou un condensateur; elle est produite seulement quand les organes spéciaux entrent en fonction; ces organes se comportent alors comme un muscle électrique.

Mais ce qui préoccupa surtout D'ARSONVAL fut l'excitation musculaire. L'étude de cette excitation le conduisit à la découverte par laquelle il est surtout célèbre, celle de l'utilisation médicale des courants de haute fréquence.

Les divers courants utilisés ne faisaient pas réagir le muscle de même façon. Dès 1882, il s'attachait à expliquer le pourquoi de cette différence. Il ne tarda pas à démontrer que tout se ramenait à la forme de l'onde : une même source ne donne plus une contraction identique si on modifie la forme de sa décharge; des sources dissemblables fournissent la même réaction si on leur fait donner la même onde.

C'est cette onde optimale pour un muscle qu'il a appelée la caractéristique d'excitabilité. Inutile d'insister sur l'importance de cette notion nouvelle; elle est aujourd'hui devenue si classique que, probablement, beaucoup de nos jeunes confrères ignorent à qui elle est due.

Pour mieux étudier les ondes, D'ARSONVAL pensa à utiliser les courants alternatifs analogues à ceux de l'industrie. Il construisit les appareils à courant sinusoïdal et à courant ondulatoire dont notre Maître APOSTOLI fit les premiers essais thérapeutiques.

Grâce à ce nouvel agent, il fit des découvertes très importantes :

Si, première constatation, l'onde sinusoïdale est suffisamment étalée, elle ne détermine plus aucune contraction; par contre, elle augmente l'absorption d'oxygène et la production d'acide carbonique, au point que ce procédé était alors le moyen d'action le plus puissant sur la nutrition (les ondes alternatives à longues périodes de LAQUENNEUX sont une application de cette propriété).

Par contre, si les ondes sont assez aiguës, elles font contracter le muscle; quand leur répétition atteint 20 à 30 par seconde, il se produit une tétanisation, comme on le savait par l'emploi de la faradisation.

Lorsque, deuxième constatation, on augmente le nombre des excitations par unité de temps, la contraction s'amplifie.

Cependant, troisième constatation, cette amplification ne continue pas indéfiniment; elle atteint un maximum entre 2.500 à 5.000 ondes par seconde; à partir de 5.000, si on augmente encore le nombre, l'excitation décroît.

Momentanément, le chercheur fut interrompu, l'appareil fournissant les excitations les plus rapides, la roue phonique de SIEUH ne permettant pas de dépasser 10.000.

Pour savoir ce qui advenait quand la fréquence est encore plus élevée, l'expérimentateur eut l'idée d'employer le dispositif que HERTZ venait de faire connaître.

Avec les ondes hertziennes, il fit, en 1891, une quatrième constatation : toute excitation disparaît.

Alors, d'ARSONVAL s'aperçut que les courants de haute fréquence, ne déterminant pas d'excitation et n'ayant pas d'effet électrolytique, peuvent impunément traverser l'organisme à des doses considérées jusque-là comme formidables, et n'ayant pour limite que la chaleur produite par le passage du courant.

Malgré l'incrédulité que témoignèrent beaucoup de médecins et certains physiciens, il poursuivit ses recherches. Il avait d'ailleurs modifié l'instrumentation, l'oscillateur de HERTZ donnant des ondes variant de quelques dizaines de centimètres à 10 mètres ; avec les appareillages dont on disposait (les lampes triodes n'étant pas inventées), on ne pouvait, au moyen de si faibles longueurs d'ondes, obtenir que des intensités minimes. De plus, l'application à un organisme vivant n'était pas sans danger, le sujet pouvant, en cas d'accident, se trouver en rapport avec la basse fréquence du générateur. Il utilisa des ondes beaucoup plus longues, de 200 mètres au moins, et trouva un dispositif tel que, même si un condensateur crevait, la basse fréquence ne pouvait atteindre le patient. Très rapidement, il augmenta la puissance au point que le premier poste de T. S. F. de la Tour Eiffel fut équipé avec un appareil de d'ARSONVAL.

Puis le créateur de la haute fréquence médicale rechercha les effets physiologiques et thérapeutiques de ce nouvel agent. Il n'est pas nécessaire que nous les énumérions, car ils sont connus de tous. A leur sujet, nous nous contenterons de deux remarques.

Et d'abord, dans ses premières expériences, il s'était servi d'ondes qui actuellement seraient qualifiées de courtes ou même d'ultra-courtes. Malgré les modifications que MARCONI a apportées pour la T. S. F. aux appareils de haute fréquence, la brièveté de l'onde ne saurait être considérée comme une innovation, et toutes les applications des courants de haute fréquence doivent continuer à porter le nom de d'ARSONVALIQUES, terme sous lequel le Congrès de Berlin avait décidé de les englober sans distinction. Si les ondes courtes sont utiles, c'est lui qui les a, le premier, utilisées.

Ensuite, il est équitable de faire remarquer que toute les propriétés de la d'ARSONVALISATION ont été décrites par lui ; ceux qui l'ont suivi n'ont rien eu à ajouter à ses travaux.

Pour le démontrer, nous nous contenterons de relater un épisode du Congrès international d'Électrologie (Paris, 1908). Un savant étranger vint apporter une application qu'il considérait comme nouvelle : la thermo-pénétration (qui est devenue depuis la diathermie). Après avoir vanté les résultats, il termina en expliquant que les Français étaient excusables d'avoir méconnu l'effet thermique, car ils n'avaient pas d'appareils assez puissants pour que cet effet soit perceptible. D'ARSONVAL, qui présidait, le laissa parler et laissa l'auditoire demander des explications. C'est seulement en fin de séance qu'il se décida à intervenir ; avec la plus gracieuse courtoisie, et perçait une aimable ironie, il félicita l'orateur ; mais, dans un travail aussi parfait, on ne pouvait laisser subsister quelques légers grains de poussière qui le déparaient. Il se permit donc de signaler qu'en France on n'avait jamais ignoré la production de chaleur ; dès sa première communication, il avait exposé qu'il avait fait ressentir cette chaleur à deux de ses collègues de l'Institut, que depuis il avait provoqué chez des animaux une véritable coction d'une pelle qui se détachait spontanément les jours suivants. Enfin, en ce qui concernait la puissance des appareils, tandis que le dispositif présenté comme un progrès fournissait 1 ou 2 ampères, il y avait dans l'exposition adjointe au Congrès un appareil portant son nom, construit en France, et fournissant 8 ampères (le lendemain, pour ses démonstrations expérimentales, le conférencier utilisa l'instrument français et non celui qu'il avait apporté de son pays).

Non seulement d'ARSONVAL a découvert la haute fréquence, mais il a vu le premier tout le parti qu'on pouvait en tirer en thérapeutique.

Pour être complet, nous devrions énumérer les innombrables méthodes et modèles d'appareils dont les différentes sciences sont redevables à son ingéniosité.

Nous avons parlé des calorimètres, des spectroscopes, des appareils producteurs de divers courants. Citons encore ses procédés de dosage des gaz du sang, du dosage de l'urée, les signales thermo-électriques, les électrodes impolarisables, des galvanomètres, des voltmètres, des coulombmètres, le thermo-galvanomètre, le téléphone magnétique à pôles concentriques, des microphones, le myophone, un chronomètre électrique mesurant la vitesse des impressions nerveuses, un disjoncteur supprimant l'extra-courant, la bouteille thermos, etc., etc.

Cette énumération ne donne qu'une faible idée des apports faits à la technique par l'ingéniosité de ce grand esprit, dont toutes les innovations sont caractérisées par la facilité de leur



emploi et la commodité de leur maniement. S'il n'avait pas été un savant prodigieux, il eût mérité une réputation considérable comme artisan scientifique.

Comme on le voit, ses travaux, par leur nombre et par leur ampleur, « donnent le vertige », suivant l'expression de CHARLES NICOLLE. Qu'on nous permette de dire maintenant quelles furent, à notre avis, les qualités qui lui permirent de réaliser une œuvre si importante.

Il possédait une grande intelligence; son imagination lui permettait de discerner les champs nouveaux à explorer et son jugement l'y faisait marcher avec sécurité. Son ingéniosité d'inventeur lui fournissait les techniques nécessaires, sa raison tirait les conclusions exactes. De plus, il avait un esprit très ouvert et une érudition très étendue; il s'intéressait à tout et était capable de donner, sinon un avis formel, du moins des éclaircissements sur les sujets les plus divers; dans une conversation avec lui, sur n'importe quelle branche de l'activité humaine, on apprenait toujours quelque chose.

Nous n'insisterons pas sur ces dons intellectuels qui étaient indispensables au grand savant; mais, à eux seuls, ils auraient été insuffisants pour rendre possibles tant de découvertes. Il était nécessaire que s'y ajoutassent des qualités morales.

La première fut la passion du travail. Il était de ceux qui ne peuvent jamais rester inactifs; son seul chagrin, quand, en ces toutes dernières années, il ressentit le poids de l'âge, fut de ne plus être capable de continuer à œuvrer: « Ne manquez pas, me disait-il, de venir me voir chaque fois que vous passerez par Paris. Je sens bien que je n'en ai plus pour longtemps. Je vieilliss; quand je veux faire fonctionner mon cerveau, il se lasse en peu de temps, et si je veux besogner de mes mains, cela me fatigue très vite. Ce n'est pas drôle! » Il n'admettait pas que sa longue vie de labeur acharné lui eût donné le droit de se reposer.

De plus, il était un modeste; tandis que trop de membres de l'enseignement supérieur se lançaient dans des spéculations philosophico-politiques qui ont été si funestes à notre pays, comme tous les vrais savants, il n'avait d'opinion précise que sur ce qu'il avait étudié lui-même et bien étudié. Que de fois l'avons-nous entendu répondre à des interrogations sur la portée thérapeutique de ses innovations: « Mais je ne sais pas, je suis si peu médecin, interrogez les praticiens. » D'ailleurs, il proclamait: « Ce que nous savons est infinitésimal à côté de ce que nous ignorons. » Il était incapable de se livrer à des conclusions erronées, à des déductions aventurées.

Sa fécondité s'explique aussi par son habileté manuelle, qui lui permettait d'exécuter lui-même les modèles dont il avait besoin, sans avoir à perdre son temps en explications à un constructeur, et par la tournure pratique de son esprit. Cette tournure pratique le servit non seulement dans sa vie scientifique, mais dans sa vie courante; quand il me fit visiter pour la première fois la nouvelle installation de son laboratoire, alors qu'on venait de le transporter dans le bois de Vincennes, après avoir montré que tout y était admirablement conçu pour faciliter le travail (son appartement particulier, par exemple, communiquant avec ses salles de travail), il me dit avec fierté la somme totale dépensée, et, comme nous nous récriions devant l'in vraisemblable bon marché, il nous confia: « Evidemment, si j'avais laissé faire les architectes officiels, je n'aurais rien eu pour ce prix; mais j'ai obtenu du ministère qu'on me verse l'argent et qu'on me permette de me débrouiller. J'ai fait mes plans, j'ai discuté avec les entrepreneurs. Cela m'a donné bien du mal, mais voyez le résultat! »

Avec cette mentalité, s'il avait été un homme d'argent, il eût réussi, comme nombre de savants américains, à édifier une fortune en se servant de ses découvertes. N'est-ce pas lui qui fit passer dans le domaine de la réalisation, au point de les rendre utilisables immédiatement, ou presque immédiatement dans l'industrie, nombre d'expériences que d'autres avaient réussies au laboratoire, une fois, comme un tour de force. Citons seulement la liquéfaction des gaz dont son élève, GEORGES CLAUDE, a tiré le parti que l'on sait. N'est-ce pas lui qui fut l'un des principaux créateurs de la bouteille thermos si répandue actuellement dans le monde.

Cet esprit pratique lui était particulièrement précieux dans les recherches expérimentales: il savait découvrir rapidement et ce qu'il fallait chercher et comment il fallait le chercher. S'il se laissait guider par une idée directrice, il n'hésitait pas, devant les faits, à la modifier sans entêtement. Il aimait à raconter qu'une fois dans sa vie, il avait perdu son temps: un de ses collègues de l'Institut lui avait demandé de vérifier si la pratique démontrait l'exactitude d'une théorie basée sur les calculs. Il fut obligé, après de longs travaux, de dire au mathématicien: « Ce que je trouve ne correspond pas à vos chiffres; vous avez sans doute négligé certains facteurs. Laissez-moi établir d'abord ce qu'est exactement le phénomène, vous le mettrez alors seulement en équation. » Cette réponse pouvait paraître vexante à l'amateur de science pure, mais elle correspondait à la façon dont D'ARSONVAL comprenait la recherche.

Il apportait dans la science une clarté latine, ce qui lui permettait d'en rendre l'exposé lumineux et attrayant. Quand notre Maître APOSTOLS trouvait que, jeunes étudiants, nous ne

compréhensions pas bien une question, il nous envoyait demander à D'ARSONVAL de nous éclairer. Lorsque le concierge de la rue Claude-Bernard — probablement le savant, se sachant trop accueillant, essayait-il de faire défendre son seul par un cerbère — nous avait laissés pénétrer, nous étions reçus d'une façon vraiment fraternelle. Le plus souvent en quelques minutes, mais quelquefois un bout d'une heure, quand il s'agissait d'un problème bien compliqué, nous étions parfaitement éclairés ; la physique ou l'électrophysiologie exprimées par sa bouche paraissaient d'une simplicité enfantine.

Son jugement semblait cependant à quelques-uns être parfois en défaut, quand il accueillait pour les transmettre à l'Académie des élocutions insuffisantes. En réalité, il se rendait parfaitement compte de la faiblesse de ces travaux, mais il estimait que chacun a le droit d'être entendu, même s'il heurte ce qui est l'opinion officielle ; il rappelait que, lors de sa première communication sur les courants de haute fréquence, le secrétaire alors en fonction avait fait tous ses efforts pour le dissuader de publier de « pareilles erreurs ». De même, quand nous nous permettions de le plaisanter parce que, durant une période, il assistait, avec d'autres notoriétés scientifiques d'ailleurs, à des expériences de spiritisme, il nous racontait qu'un grand physicien, faisant une démonstration devant une auguste assemblée, poussa, à la grande stupéfaction des assistants, l'aiguille du galvanomètre ; sa présentation étant terminée, il refit le montage des appareils et interrompit triomphalement l'orateur suivant : « Un fil était mal accroché ; regardez, cette fois l'aiguille dévie toute seule. » Les adeptes des sciences occultes peuvent de même être tentés de tricher quand des procédés, qu'ils connaissent mal, ne leur donnent pas le résultat attendu. Le point important, à son avis, n'était pas de constater qu'ils trompaient quelquefois, mais bien de démontrer qu'ils trompent toujours.

Son indulgence avait encore une autre raison ; profondément bon et profondément épris de vérité, il ne pouvait croire en mal ou admettre qu'on n'était pas sincère. Il était si aimable que tout nouveau venu lui était sympathique ; il gaspillait souvent ainsi un temps précieux à écouter des indiscrets et des doctes ignorants ; il ne garda jamais rancune à personne (sauf au secrétaire de l'Académie de Médecine !).

Non seulement il était cordial, mais il était gai ; et cette gaieté n'était pas sans mérite, car sa vie privée était douloureuse. La chère compagne de sa vie, M<sup>me</sup> D'ARSONVAL, avait une santé très précaire. Souvent, c'était autour du lit de la malade qu'il réunissait ses intimes le dimanche après-midi. C'est au cours d'une de ces réceptions que nous l'entendîmes raconter avec verve et humour un dîner donné en son honneur ; parce qu'il détestait être le grand homme que la maîtresse de maison se fait gloire d'exhiber, il avait fait des réponses inattendues aux multiples questions qu'on lui posait. Il avait terminé au dessert par ce propos : « Mon opinion sur les fraises ? Celles-ci sont si excellentes que si vous désirez vous alimenter, je vous proposerais de me passer votre part et de réclamer pour vous du coton hydrophile ; ce sera toujours de la cellulose. »

Les électroradiologistes mirent souvent son amabilité à contribution. Il est bon que nos jeunes collègues sachent que, si notre spécialité jouit de considération, D'ARSONVAL, y a contribué certainement par le prestige scientifique qu'il lui a apporté, mais aussi, et pour une part notable, par le dévouement dont il fit preuve envers ses confrères.

S'il ne se considérait pas comme un « médecin », il n'oubliait pas qu'il possédait le diplôme quand il s'agissait de se montrer serviable envers les autres titulaires de ce diplôme. Très souvent, nous eûmes Dethorn et moi, et très souvent d'autres eurent, l'occasion de le solliciter pour des affaires professionnelles ou même syndicales. Nous avions un peu honte de déranger un tel savant pour des intérêts matériels ; mais, dès les premiers mots, il nous rassurait, se mettait, on le sentait, de tout son cœur à étudier la difficulté que nous lui soumettions. Souvent, il ne se contentait pas de nous donner avis et conseils, en nous indiquant ce que nous devons faire ; il n'hésitait pas à se mettre lui-même en campagne ; il quittait son cher laboratoire pour faire des démarches auprès de ses relations qui étaient nombreuses, aussi bien dans le monde scientifique que dans le monde politique. Il se dépensait sans compter pour faire aboutir nos revendications.

Jamais, malgré sa notoriété universelle et malgré les honneurs qui lui avaient été décernés, il ne prit la superbe du pontife ; il resta toujours le « Patron » affectueux, sur lequel on peut compter.

En tout autre temps, nous aurions terminé cette notice par l'assurance de la profonde reconnaissance que nous lui gardons pour l'aide qu'il apporta à ceux qui manient les courants électriques ; mais durant les jours tristes que nous traversons, nous pensons qu'il faut présenter celui que BARRONNET appelait « notre Maître à tous », comme un exemple à suivre.

D'ARSONVAL n'a pas été qu'un grand savant, il a été aussi un grand héros en qui se résument toutes les qualités de notre race. Il avait la clarté et la logique des penseurs qui furent

vraiment de chez nous : les DESCARTES, les PASCAL, les CLAUDE BERNARD ; il avait le bon sens et la persévérance de nos cultivateurs, car s'il ne fut pas à proprement parler un paysan, il avait été élevé dans un monde rural. Serviable pour tous ceux qui l'approchaient, épris de vérité, se cantonnant dans ce qu'il avait bien étudié et ne semant pas d'utopies dangereuses, il fut par-dessus tout un travailleur infatigable, qui vécut dans un enthousiasme constant pour la Science.

Si nous ne pouvons avoir la prétention d'être ses émules par l'intelligence, nous pouvons, du moins, nous efforcer d'imiter sa hauteur morale. Ne nous laissons duper par aucun mirage, comprenons qu'une solidarité effective doit régner entre nous et n'être gâtée par aucune haine. Par-dessus tout, ne marchandons jamais l'effort qui nous est demandé.

Aujourd'hui, la France a besoin plus que jamais de bons citoyens et d'hommes de bonne volonté : modelons nos cœurs et nos esprits à l'imitation de D'ARSONVAL qui doit être pour nous, en même temps qu'un Maître scientifique, un idéal moral.

LAQUERRIÈRE.